

LA DISCRIMINATION SOCIALE ET CULTURELLE DANS LA MIGRATION DE BRÉSILIENS AU JAPON*

Lili KAWAMURA**

LE MYTHE DE L'HOMOGENÉITÉ SOCIALE ET CULTURELLE

Pourquoi le Japon a-t-il été cherché des travailleurs manuels dans une région aussi distante que l'Amérique latine, alors qu'il était entouré par des travailleurs disponibles et bon marché, déjà présents dans les autres pays asiatiques voisins ? Cette question me mène à penser que sous la migration de nombreux brésiliens vers ce pays il y a non seulement un fondement économique et technologique, mais surtout, un voile ethnico-culturel discriminatoire à élucider.

* Ce texte est basé sur des recherches réalisées au Japon et au Brésil, par l'auteur, et dont les résultats sont publiés dans les livres : *Para onde vão os Brasileiros ?* (Mais où vont donc les Brésiliens ?) Ed. Unicamp/Fundação Japão, 2003, 2a. ed. revista et *Nihon Shakai to Burajirujin Imin* (Sociedade Japonesa e Imigrante Brasileiro/La Société Japonaise et l'Immigrant Japonais), Ed. Akashi Shoten, Tokyo, 2000. Il y a une nouvelle version publiée dans *Migrações Internacionais : Contribuições para Políticas*, (Migrations Internationales : Des Contributions pour des Politiques) Brasilia, CNPD, 2001, coord. Mary G. Castro.

** Docteur en Sociologie par l'Université de São Paulo et Professeur habilité en Éducation à l'Université de Campinas, a été professeur-invité à University of Tsukuba (1997-2000), Tenri University (1994), Kyoto University of Foreign Studies, avec un post-doctorat à Nagoya University (1993-1994), Japon, lorsqu'elle a développé des recherches sur les travailleurs brésiliens installés au Japon, avec la publication de livres et d'articles sur le thème (cf. ci-dessus, note *).

Les entrepreneurs japonais, surtout ceux des petites et moyennes entreprises, sous-traitées par les grandes (Mitsui, 1993), se sont sentis forcés à rechercher des alternatives pouvant pallier au manque de travailleurs manuels dans leur pays. Ils étaient, au premier abord, imbus par l'idée que les descendants de japonais seraient ainsi, non seulement physiquement, mais aussi culturellement, des êtres semblables aux nippons eux-mêmes. Tout spécialement, si l'on considère, du point de vue nationaliste, l'acceptation de ces immigrants *nikkei* comme l'exemple vivant du « retour des émigrés japonais vers la mère-patrie ». Ce sont donc les pressions économiques et technologiques établies sur ces entrepreneurs qui les ont menés à faire pression sur le gouvernement japonais pour qu'il modifie la législation portant sur l'immigration. Grâce à un amendement constitutionnel en juin 1990. Le caractère discriminatoire s'y trouve déjà clairement exposé. Vu qu'il n'autorisait à peine que les descendants de japonais, jusqu'à la troisième génération, à entrer légalement dans le pays pour y « participer du marché de travail ». Chose établie à partir de l'idée, équivoque, que les émigrés et leurs descendants formeraient « des communautés japonaises » à l'extérieur. Là où la langue et la culture nippones y seraient encore fortement préservées¹. Ce choix ne s'est imposé de lui-même que grâce au renfort du critère de la consanguinité dans la définition même de la « nipponité ». Celle-ci étant alors hautement mise en valeur par les secteurs traditionnels de la société, qui, toujours profondément imbus de la pensée confucianiste détenaient encore une certaine influence morale sur la définition du pays (Horio, 1996).

La version nipponne du confucianisme² s'est développée sous l'ère Tokugawa (1603-1867), lorsqu'ont été alors redéfinis, sous son influence,

¹ Actuellement, il y a plus de 300.000 migrants brésiliens au Japon. Les chiffres de 2006 du ministère de la Justice du Japon en ont exactement enregistrés 312.979, nombre probablement bien plus élevé si l'on prend en compte les « sans-papiers ».

² Le Confucianisme est le terme occidental utilisé pour dénommer une vision du monde, une éthique sociale, une idéologie politique, une tradition éducative et un mode de vie, dus à une école de pensée qui a eu son origine en Chine avec Kung-Fu-Tzu (551-479

tous les modèles culturels encore en usage. Bien qu'elle ne se soit pas constituée comme base de la moderne rationalité japonaise, cette version reste encore bien imprégnée, de par sa vision du monde, dans les attitudes et les comportements de la majorité de la population actuelle. La persistance de la valeur de la famille, sous les moules confucianistes, en tant que modèle d'organisation sociale, fait ressortir les relations de pouvoir patriarcal et la soumission de la femme et des enfants. Grâce à l'obéissance, la protection, la reconnaissance filiale et la loyauté envers les autorités et par le respect dû à la sagesse des anciens. Parmi d'autres innombrables points de vue (Lebra, 1998), elle constitue l'un des piliers de cette vision du monde. Encore reconnaissable dans les attitudes et les comportements de la majorité de la population. Elle est toujours moralement en vigueur, malgré l'actuelle adoption de modèles culturels occidentalisés. Ou encore de ceux de la culture mondialisée (Ortiz, 2000) par les secteurs entrepreneuriaux ainsi que par certaines parcelles de jeunes, d'intellectuels, d'artistes et de producteurs de média. Je ne prétends pas discuter, ici, les tendances culturelles de la société japonaise. Mais, seulement, faire ressortir certains aspects que je juge pertinents afin de pouvoir questionner cette vision de « peuple homogène » qui reste toujours en vogue dans la population japonaise actuelle. Y compris, chez leurs descendants nés à l'étranger, plus particulièrement au Brésil. Où, encore aujourd'hui, elle fait toujours partie de leur sens commun et même de celui des secteurs entrepreneuriaux, politiques et intellectuels. Malgré leur origine multiethnique, puisque les premiers habitants étaient issus d'une origine plurielle (ethnies mongoles, malaiso-polynésienne et ainu). Il y a encore, parmi les Japonais, l'auto-image d'une homogénéité raciale et culturelle, en tant que base de leur formation initiale. Restant isolée sur son archipel, en

avant J.-C.), et dont l'influence s'est disséminée vers l'Est et le Sud-Est Asiatique. Elle a défini les modèles gouvernementaux, les arts, l'éducation, l'organisation familiale et les rôles sociaux de leurs membres, bien comme des supérieurs et de leurs subordonnés dans les structures hiérarchiques. Pour plus de détails sur le thème voir : Jingpan, C. *Confucius as a Teacher (Philosophy of Confucius with Special Reference to Its Educational Implications)*, Foreign Languages Press, Beijing, China, Second Printing, 1994.

Extrême Orient, cette population s'est maintenue pendant longtemps à l'écart du centre des événements du monde. Monde qui se concentrait, alors, sur le continent européen et, ensuite, en Amérique du Nord. La toute nouvelle et débutante familiarité culturelle et sociale avec l'étranger ; sauf quelques incursions, par exemple, de portugais dans la région de Nakasaki, de chinois à Kyoto, de coréens à Osaka et Kanagawa et de nord-américains à Okinawa et Gunma ; avait poussé le Japon à préserver sa vie privée. Renforcée par l'idéologie de l'homogénéité du peuple japonais, et cela bien au-delà de la crainte de probables invasions étrangères. En parallèle, la colonisation des pays voisins et l'adoption de la philosophie confucianiste ont mené le Japon à se créer, dès cette époque, une supériorité face à l'étranger. D'abord, vis-à-vis des voisins qu'ils ont colonisés. Ensuite, par rapport aux pays exclus du modèle de la modernité nord-américaine et de celle des centres européens. Ainsi, malgré la tentative d'embauche des étrangers asiatiques « sans-papiers » qui vagabondaient à travers le pays. Tout premier recours à être utilisé par les hommes d'affaires qui prévoyaient leur faillite à cause du manque de main d'œuvre dans les fonctions non qualifiées (Oka, 1994 ; Kajita, 1994 ; Komai, 1995). Le Japon a opté pour la quête de ses « compatriotes », devenus émigrés et de leurs respectifs descendants.

Le refus à l'embauche des travailleurs de la région asiatique était basée sur l'allégation de que certaines expériences avec les voisins asiatiques : (chinois, coréens) et, postérieurement, philippins, thaïlandais, iraniens, du Bangladesh et pakistanais, auraient posé problèmes, à cause de questions culturelles, et, surtout pour ces derniers, à cause d'une différence ethnique (Oka, 1994 et Yokoyama, 1997). Oka insinue l'existence d'une discrimination, préalable, sur les colonisés vaincus lors des guerres impérialistes du Japon. Lesquels étaient considérés comme des citoyens de seconde catégorie, sans droits civils, même envers leurs descendants nés sur le sol japonais mais non naturalisés. Comme c'est le cas pour les

immigrants coréens, qui formèrent ainsi les plus anciens regroupements d'étrangers dans le pays³.

Dans les années 90, le Japon a assisté à un intense processus, qui avait démarré dès 1986, d'insertion de brésiliens dans la société japonaise aux côtés de descendants japonais établis au Pérou, en Bolivie et dans d'autres pays latino-américains. Ceux-ci commencent donc à se partager, de forme privilégiée, un marché de travail, dans lequel il y avait encore des immigrants asiatiques, pour la plupart, des « sans-papiers ». Dans ce cas précis, les brésiliens sélectionnés pour le marché du Japon, seraient-ils réellement « des japonais de seconde classe », comme l'avait, au préalable, sous-entendue l'expectative nipponne ?

À travers la vaste littérature sur les immigrants japonais au Brésil⁴, il est possible de réfléchir, non seulement sur le processus migratoire en soi, mais principalement sur la formation d'un groupe social, « sui generis », atteignant déjà la quatrième voir la cinquième génération. Tout en ayant laissé des marques héritées de la traditionnelle culture japonaise dans le développement de l'espace habité. Si, lors de la première moitié du XX^e siècle, le groupe nippo-brésilien était constitué par des personnes aux caractéristiques ethniques et culturelles similaires, influencées par les modèles culturels traditionnels japonais. C'est lors de la seconde moitié de notre siècle que nous pouvons observer des transformations dans ce

³ Des marques du traitement reçu par les Coréens lorsqu'ils ont été colonisés par le Japon subsistent encore actuellement dans leur condition d'immigrants et de descendants localement nés, tels que l'usage du nom de famille japonais en cas de naturalisation, rendu obligatoire jusqu'à 1985 ; la non reconnaissance de la nationalité japonaise aux fils d'immigrés ; les impressions digitales sur le registre d'étranger (permis de séjour), à peine utilisées pour les Japonais qui ont été arrêtés par la police. Pour plus de détails consulter Oka, T., 1994.

⁴ L'immigration japonaise au Brésil a été abordée à partir de plusieurs perspectives, dès la biographique, comme celle de Handa jusqu'à l'historique, l'anthropologique et la sociologique comme celle des travaux de Saito, Vieira, Cardoso, Sakurai, Miyao, Wakisaka et Yamochi, parmi d'autres.

contingent de la population, qui l'aurait menée à une différenciation culturelle et même ethnique. Cela à cause des multiples formes d'insertion de ses membres dans la société brésilienne. Sous cette perspective, à partir des années 60, on peut affirmer que la population *nikkei* s'était déjà très éloignée du concept de communauté homogène. Parce que différente et distante de l'ensemble de la société brésilienne. Contrariant ainsi la vision exprimée par le sens commun au Brésil. Bien qu'elle comprenne des descendants de japonais, hors du Japon, et ayant donc un héritage culturel nippon, la parcelle *nikkei* de la population brésilienne en regroupe plusieurs types. À partir de ceux du type physique asiatique du Japon, avec les coutumes, les comportements et les valeurs de l'ère Meiji. Celles-ci ont été apportées par les immigrants japonais, vivant encore dans les campagnes et les petites villes. Jusqu'aux dénommés *sansei*, *yonsei*⁵ et métisses (avec leur physionomie occidentalisée). Ces derniers vivant dans les grandes régions métropolitaines et exerçant les activités les plus diverses : manuelles, technologiques, artistiques, religieuses, scientifiques ou politiques. Ce qui représente, donc aussi, une diversité dans leur formation scolaire et culturelle. Néanmoins, il persiste encore dans le sens commun d'une considérable parcelle de la population brésilienne une image d'homogénéité de la parcelle *nikkei* de sa population. L'identifiant ainsi davantage avec les peuples asiatiques, sur le critère de la race, bien que de forme plus invisible et plus subtile que dans le cas des afro-descendants. Cette représentation dans l'imaginaire brésilien part d'une visibilité physique accrue par une image historiquement construite par rapport aux descendants de japonais. Grâce à des caractéristiques telles que : la timidité, la soumission, l'honnêteté, l'effort, le dévouement aux études, la discipline et le raisonnement mathématique. Il est évident que, dans la mesure où la plupart de ces caractéristiques se trouve être associée à des valeurs positives, la position de ce groupe se trouve être assez élevée dans l'échelle du prestige culturel. Mais elle tend néanmoins à s'atténuer dans la mesure

⁵ Les descendants des émigrés japonais comprennent : les *nissei* (fils des immigrants) ; les *sansei* (les petits-fils des immigrants) et les *yonsei* (arrière-petits-fils) et ainsi de suite.

où elle s'est aussi associée à « quelque chose de différent ». De cette manière, le prestige culturel n'est pas toujours synonyme de prestige social. Malgré le fait qu'ils se différencient par un très haut niveau de scolarité, par rapport à l'ensemble du pays, et de que la presque totalité s'y soit insérée dans les couches intermédiaires de l'échelle sociale brésilienne. (Miyao, 1994 ; Wakisaka, 1994 ; Watanabe, 1995).

La peur du méconnu Japon, comme dans d'autres cas, peut susciter, à l'intérieur de la population brésilienne, issue d'autres origines, des comportements d'autodéfense. Fondés sur l'héritage idéologique de la suprématie de la race blanche et qui s'expriment sous les plus variables formes de discrimination. A partir de la fin du XIX^e siècle, début du XX^e, les discours politiques et les manifestations des élites brésiennes, lors de débats sur « l'importation » de main-d'œuvre étrangère, montraient alors une préoccupation concernant le blanchiment du « peuple brésilien ». Cherchant ainsi à empêcher l'immigration d'origine asiatique et africaine⁶. Cette discrimination a ainsi persisté avec les politiques nationalistes de Getúlio Vargas, dans les années 30, par des mesures qui interdisaient l'usage et l'enseignement de la langue et de la culture japonaises (idem pour les allemands dans le sud du pays). Elles ont été notamment accentuées pendant la Seconde Guerre mondiale (Cunha, 1989). Par ailleurs, je pense que certains comportements et certaines attitudes d'isolement et de discrimination de la part d'immigrés japonais, et de parcelles de leurs descendants, ont aussi renforcé ces comportements discriminatoires. Ainsi, de la même manière que des brésiliens d'autres origines les pointaient du doigt comme étant des « japonais » (comme c'était aussi le cas aussi avec les chinois aux États-Unis), ceux-là étaient appelés *gaijin*, c'est-à-dire étrangers. La migration de *nikkei* vers le Japon, à partir de la fin des années 80, a fait émerger la question de l'identité, jusque

⁶ Dans l'article 1^{er} du Décret 528 du 28/06/1890, qui a réglementé le Service d'Introduction et de Localisation des Immigrants au début de la République et après la Seconde Guerre mondiale, les articles 1 et 2 du Décret de Loi 7.967 de 18/09/1945 démontraient déjà une très claire discrimination raciale. Voir Vainer, 1995, v. 1, p. 39-52.

là non considérée par la collectivité nippo-brésilienne. Être « japonais » au Brésil et *burajiru-jin* (Brésiliens) au Japon, se reflète dans l'incertitude exprimée par les immigrants brésiliens *nikkei*. Par rapport à leur propre identité, principalement par le fait que, lorsqu'ils sont absents du pays, ils recherchent leur « soi-disant » identité brésilienne.

Actuellement, la formation culturelle de la parcelle *nikkei* de la population brésilienne, présente des spécificités et des similarités, par rapport aux autres groupes de la population brésilienne. Même s'ils sont parfois perçus, comme nous l'avons déjà vu ci-dessus, comme un groupe différent. Pas seulement vis-à-vis du « regard brésilien », mais principalement vis-à-vis du Japon, qui, parce qu'il avait besoin de main-d'œuvre, a « sélectionné » ce groupe-là pour qu'il participe de son « nouveau monde moderne ». Aujourd'hui, la plupart des *nikkei* adopte les codes socioculturels de la société qui les incorpore et, sous cet aspect, ils ne se différencient guère des brésiliens d'autres origines ethnico-culturelles. Bien que beaucoup d'entre eux expriment, surtout au niveau inconscient, des influences culturelles nippones. Soient celles héritées de leurs ancêtres immigrants, soient celles actuellement acquises par la moderne société japonaise, en tant que nouveaux migrants internationaux. Les incessantes allées et venues sur le trajet Brésil-Japon viennent, de forme croissante, s'insérer sur les nouveaux codes des nouveaux contextes, nippon et brésilien. Ainsi que sur le monde culturel et social de ces migrants. Ce qui les mène à vivre une continuelle différenciation. D'abord, parmi les migrants eux-mêmes, ensuite, entre ceux-ci et le reste de la population brésilienne et, enfin, entre eux et la population japonaise elle-même.

Dans les années 1990, des multitudes de Brésiliens, y compris, des descendants d'autres origines (les époux des brésiliens *nikkei*), attirés par « l'Eldorado japonais » ont répondu à l'appel lancé pour aller « travailler au Japon ». En quête de solutions contre le chômage et contre la détérioration de leurs conditions de vie au Brésil. Principalement afin de ne pas descendre dans l'échelle sociale. Le flux migratoire de brésiliens *nikkei* au Japon est, non seulement associé à l'abordage ethnico-culturel, mais il se

trouve être aussi à la confluence de quelques facteurs déterminés. Parmi eux, on doit faire ressortir les facilités technologiques de transport et de communication ; les résultats de la croissance de l'effet de « bulle » de l'économie japonaise, dans les années 80 (Burstein, 1990 ; Ernani Filho, 1995) ; l'existence d'un nombre élevé de descendants de japonais au Brésil ; la crise économique et sociale brésiliennes (Singer, 1996 ; Draibe, 1990 ; le tout englobé dans le cadre d'une soi-disant « décennie perdue » dans la région latino-américaine.

L'entrée de Brésiliens, différenciés de par leurs origines, dans un contexte complexe tel que celui du Japon —où persistent encore des formes traditionnelles, à forte influence confucianiste, mêlées à l'avance des nouvelles technologies et à des modèles d'organisation spécifiques dans le travail et dans la vie quotidienne, et traversées par des formes culturelles globales— a fait, à la fois, apparaître des rencontres et des imprévus culturels parmi tous les groupes cités. Surtout face aux défis qui se présentent aussi bien aux migrants qu'à la population locale. Cette complexité a abouti à la redéfinition de la soi-disant identité préalable que les Japonais pensaient encore partager avec les Brésiliens *nikkei*. Surtout en ce qui concerne la conscience des différences culturelles, et même corporelles (marcher, regarder, toucher, embrasser, etc.) exprimées par les migrants. Expriment ainsi une très nette absence d'identité culturelle face à l'actuelle population nipponne. De leur part, les Brésiliens au Japon, sont toujours à la recherche de leur identité « brésilienne », par des pratiques culturelles traditionnelles qui, cependant, ne faisaient déjà pas partie de leur vécu antérieur au Brésil. Telles que le carnaval, les *festas juninas*, le *churrasco*, la *feijoada*, etc. Qui sont utilisées comme des signes de « brasilianité » et qui, du point de vue nationaliste, sont déjà fort éloignées de leur actuel cadre de référence, en tant que migrant. Cette quête d'identité, parmi les Brésiliens eux-mêmes, rencontre des obstacles dans les dissidences qui existent entre les propres groupes de migrants. Dues à leur compétition sur le champ professionnel, familial, affectif et associatif. Et qui s'étendent également aux autres membres latino-américains, principalement aux Péruviens. Ces derniers constituent, en

effet, le second plus grand groupe de latino-américains au Japon et leurs différences ethniques et culturelles, par rapport aux brésiliens, viennent renforcer les mésententes qui existent parmi l'ensemble des groupes. Ce qui ne veut aucunement dire qu'il y ait une absence d'interaction entre eux.

PRÉJUGÉS

RENCONTRES ET LOUPÉS CULTURELS

Non seulement l'entrée de brésiliens sur le marché nippon a bien permis la récupération économique des entrepreneurs japonais, en difficulté par le manque de main-d'œuvre, mais elle a surtout acquis une certaine visibilité sociale. Principalement dès le début des années 90, lorsqu'il y a eu une croissance accentuée, et qu'ils sont devenus les protagonistes de comportements et d'attitudes inverses aux attentes culturelles de la société japonaise. Gérant ainsi des conflits, non seulement inattendus, mais surtout largement rendus publics par les médias locaux.

Au début du processus migratoire (vers la moitié des années 80), la plupart des migrants, avec une significative présence d'émigrés japonais sur le retour, vivait plus ou moins d'une manière conforme à certains modèles communs. En tant que célibataires (ou hommes mariés sans leurs respectives épouses) ils travaillaient dans des activités considérées de routine. Sans un quelconque besoin de qualification parce qu'ils exécutaient les tâches rendues célèbres par leurs 5 Ks⁷. Ils vivaient dans des *ryos* (habitations communes), complètement dépendants de leurs entreprises. Avec très peu d'opportunités de contacts avec les autres « marchandises » et les autres « personnes » du Brésil. Mais, aujourd'hui, il y a une certaine diversification, aussi bien dans leur travail que dans leur vie quotidienne et

⁷ Au-delà des très connus 3 Ks : *Kitanai* (sale), *Kitsui* (lourd) et *Kiken* (dangereux) les travailleurs brésiliens ont inclus : *Kibishii* (sévère) et *Kirai* (détestable), d'après le livre de l'auteur : *Mais où vont donc les Brésiliens ?*

dans l'organisation familiale. Grâce au regroupement familial, avec l'arrivée de leurs épouses, de leurs jeunes adolescents, nés au Brésil, et de la naissance de leurs enfants au Japon. Avec une significative incidence de métisses et de non-descendants de japonais. Tous ensemble, ils maintiennent bien plus que des contacts entre eux. Contacts, devenus, aujourd'hui, bien plus étroits et bien plus systématiques avec les personnes et les « produits culturels » venus directement du Brésil. Ces derniers ont été rendus possibles grâce aux moyens de communication avancés et à l'expansion des activités des médias brésiliens. En effet, ils n'ont plus besoin d'être présents sur le territoire japonais pour toucher, sans aucun intermédiaire, les compatriotes qui y vivent. Si auparavant, le but de la grande majorité était d'accumuler de l'argent et de rentrer le plus tôt possible pour monter (ou du moins ne pas descendre) dans l'échelle sociale. Position si ardemment conquise par leurs parents et leurs grands-parents. Actuellement, des parcelles d'immigrants développent des activités connectées entre elles, et par eux, des deux côtés du monde. Malgré le fait que la grande majorité soit encore en fonctions opératoires, il commence à y avoir une certaine visibilité d'activités professionnelles qualifiées. Telles que celles des entrepreneurs, des artistes, des journalistes, des professeurs, des chanteurs, des mannequins, des joueurs de foot. Et, bien qu'encore en situation subordonnée, celles des médecins et des avocats, motivant ainsi un encore plus profond enracinement de brésiliens au Japon.

Pendant cette rencontre culturelle, même si les pressions sociales, en direction de l'adaptation, (à partir de l'action des entreprises, des écoles des enfants, des services sociaux d'assistance des mairies et des organismes non gouvernementaux), ont provoqué, d'un côté, une insertion plus adéquate et durable d'une moindre parcelle de brésiliens dans la société. D'un autre côté, elles ont déchaîné des comportements d'affirmation des attitudes et des valeurs apportées du pays d'origine. Etonnants pour le contexte culturel du travail et de la vie quotidienne car ils géraient des situations de conflits entre eux et leurs entreprises. Surtout pour ceux en défense de leurs droits de travail et contre les discriminations et les mauvais traitements personnels dont ils étaient encore et toujours les victimes.

Principalement au début des années 90, lorsqu'on a parlé de récession de l'économie japonaise et lorsque les brésiliens se sont trouvés, de ce fait, encore plus sous la dépendance de leurs boîtes de sous-traitance (*brokers* en anglais et *buropa* en japonais). Les plaintes furent alors innombrables contre les absences de paiement, les déductions fictives, le kidnapping de leurs passeports, etc. Vu qu'elles se manifestèrent, publiquement, dans les dénonces des associations latino-américaines de défense des travailleurs et dans les journaux locaux à la ligne critique. Les contrats de travail temporaire ou les contrats informels, écrits en japonais (la plupart des migrants ne lit pas le japonais), rendaient alors le travailleur étranger vulnérable aux us et abus de leurs agences d'embauche. Celles-ci agissaient en tant que « sociétés fantômes » ou « têtes de fer » des vraies entreprises utilisatrices de cette main-d'œuvre. Assumant ainsi toutes les responsabilités relatives, à la fois, aux services et aux travailleurs. Dans la mesure où elles louaient les services de ces derniers, contre une valeur déterminée par les entreprises intéressées, lesquelles l'extraient des salaires par elles-mêmes définis. Ce système de sous-traitance⁸, de moins en moins utilisé ces dernières années —de par la prolifération des autres réseaux, à la fois formels et informels, qui connectent les deux pays— délivrait l'entreprise utilisatrice de la main-d'œuvre, de toute obligation et de toute responsabilité envers ses employés étrangers. La diversification des activités commerciales, de la production, des médias, des services techniques, d'éducation et de loisirs établis par des brésiliens —en fonction du marché consommateur formé par les migrants eux-mêmes— s'y est alors constituée en une infrastructure appropriée pour faciliter leur vécu dans les endroits à forte densité de migrants latino-américains.

Bien que le modèle japonais d'organisation soit déjà bien connu au Brésil, la plupart des travailleurs n'y était pas familiarisé et méconnaissait même complètement le système du travail au Japon. Pas tellement en ce

⁸ Voir les détails sur le système des boîtes de sous-traitance chez Kitagawa, 1993 ; Mitsui, 1993 ; Kawamura, 1994.

qui concerne les tâches qui peuvent être très rapidement mémorisées, mais davantage en ce qui concerne les valeurs, les attitudes et les comportements à suivre avec leurs supérieurs et leurs collègues locaux. La non-acquisition ou méconnaissance du langage commun et les fausses interprétations des manifestations culturelles sont responsables d'une proportion considérable des malentendus et des conflits qui existent encore entre les japonais et les brésiliens. Néanmoins, cela ne signifie pas qu'il n'y ait qu'une coexistence harmonieuse entre les propres migrants brésiliens. Qui, au contraire, vivent entre eux-mêmes des disputes, où il y a un manque d'intérêt certain pour les associations ou les mouvements de défense de leurs intérêts corporatifs ou sociaux. Ils se trouvent être davantage préoccupés par les tâches quotidiennes à réaliser au jour le jour. Étant donnée l'expansion de l'infrastructure mise en place pour faciliter leur « vie au Japon ». Dès l'accès facilité aux produits brésiliens, les cours, les services personnels, les écoles brésiliennes pour leurs enfants, les librairies, les boutiques de vidéos, les discothèques, dancings, shows, spectacles et services de transports et de déménagements jusqu'aux services légaux et de santé. Les problèmes d'assistance pour la survie ont donné lieu à des questions ponctuelles comme la création de mouvements pour l'éducation et pour le contrôle de la violence, jusqu'aux questions de prévoyance, étant donné le vieillissement d'une partie des migrants.

En ce qui concerne l'expansion de toute cette infrastructure mise en place en fonction, uniquement, des brésiliens ; si d'un certain côté, elle contribue à minimiser les efforts entrepris par les migrants pour affronter les différences culturelles de leur quotidien dans la société japonaise. D'un autre côté, c'est elle aussi qui a rendu possible le fait de renforcer l'isolement des propres groupes de brésiliens. Mais, malgré tous leurs efforts, la majorité affrontait toujours, systématiquement, des différences culturelles dans le cadre de son travail. Là, où l'organisation, les valeurs, les comportements, le langage, l'écrit et les attitudes y restaient toujours profondément fondées sur un certain héritage confucianiste, mêlé à une parfaite rationalité des nouvelles technologies.

L'absence d'application des règles justement applicables sur les lieux de travail signifiait un affront, une négligence, une faiblesse, une arrogance et une sauvagerie, s'identifiant à l'extrême avec leurs porteurs comme étant non semblable et donc étrangers. D'une manière encore plus sévère contre les immigrants *nikkei* car, en effet, ils étaient considérés, à priori, comme étant dans l'obligation de les connaître et de se comporter, justement, conformément aux règles japonaises. En général, les Brésiliens s'utilisent beaucoup de l'improvisation comme étant l'une de leurs normes de conduite, principalement dans la résolution des problèmes quotidiens. C'est le système D comme débrouillardise inclus dans « la flexibilisation tropicale »⁹ et qui fait partie intégrante de la culture brésilienne. L'improvisation, à la recherche de la résolution des problèmes qui se présentent sur le lieu de travail, présenterait, dans l'opinion des travailleurs brésiliens, des résultats bien plus rapides et plus efficaces que les quelques prépositions et méthodes opératoires du travail, planifiées par l'entreprise elle-même. L'utilisation de ces recours serait, donc, le principal facteur de situation conflictuelle entre les Brésiliens et les Japonais, au travail. Principalement, sur le « terrain de l'usine », les ouvriers japonais suivent très rigoureusement les instructions, les modes d'emploi et les opérations préalablement définies par les échelons supérieurs. Une quelconque altération n'est alors établie que de forme « consensuelle », avec l'active participation des supérieurs. Toutefois, cette même attitude, qui est considérée par les Brésiliens comme un signe de « soumission exagérée » ne représente, dans l'optique des japonais, qu'une simple exécution de leurs obligations. Toujours en accord avec les autres membres du groupe, dans le but d'éviter tout conflit et de garantir, par cette application, la bonne « harmonie » de l'entreprise.

Par ailleurs, la conception d'entreprise comme « famille », est toujours présente dans l'idéologie du travailleur japonais. Et, par conséquent, la

⁹ Concept créé par le géographe brésilien et philosophe des techniques, Milton Santos (NdT).

valorisation de la loyauté envers l'employeur, se trouve être bien éloignée de la vision brésilienne de se réaliser dans l'entreprise, le travail, la maison et la famille. Grâce à ses relations mutuelles et réciproques. Sous la perspective japonaise, l'entreprise est le centre de la vie du travailleur. La famille, les loisirs et les problèmes de la vie quotidienne, doivent y compris, être résolus dans le cadre et par l'instance de l'entreprise. Aussi bien du point de vue de la perspective entrepreneuriale, que de celle de l'employé, il doit y avoir un *continuum* entre le logement et l'entreprise, comme étant les deux faces intégrées de la vie du travailleur. L'idée « d'appartenance » à l'entreprise, dans la mesure où persiste encore la conception d'entreprise comme étant une grande famille, regroupe dès les qualités techniques et intellectuelles jusqu'aux caractéristiques émotionnelles du travailleur. Sous cette forme, les membres de la famille, principalement l'épouse, ne compte pas leurs efforts pour lui fournir les meilleures conditions « familiales » possibles : (repos, bonne alimentation, élimination des problèmes domestiques, de ceux de l'éducation des enfants et de l'administration financière familiale) pour lui garantir une parfaite réussite professionnelle. Ici, on doit faire ressortir la suprématie de la loyauté envers l'entreprise. Ce qui veut dire placer, au premier plan, les intérêts de l'organisation bien au-dessus des intérêts familiaux et mêmes individuels. (Nakane, 1992 ; Lebra, 1998) La fidélité du travailleur, s'exprime aussi par la vitalité réduite du mouvement syndical qui reçoit, en contrepartie, la « loyauté » de son patron. Sous la forme de promotions, d'aides dans les moments difficiles et, y compris, du non licenciement pour faute grave, mais en fonction uniquement de l'intérêt de l'entreprise. Qui, quant à elle, se juge avoir le droit d'intervenir sur la vie privée de ses travailleurs. C'est ainsi que se trouvent être diluées toutes les limites, ici, non-établies, entre le privé (la famille) et le public (l'entreprise). S'établissant alors en une « zone gélatineuse » où l'absence de frontières, entre la famille et l'entreprise, peut très facilement être réadaptée afin d'augmenter la productivité du travailleur.

Dans la vision brésilienne, la séparation entre le public (l'entreprise) et le privé (l'habitat, la famille et la vie quotidienne) est une question de

respect, sous-entendu, face à leur individualité, héritée du libéralisme occidental. Sous ce point de vue, la vie privée, même si elle peut être publiquement « exhibée », prétend être culturellement libre d'une quelconque ingérence de tiers. Dans le cas japonais, même si la vie prétend être apparemment privée, il y a, au contraire, une interférence culturellement bien acceptée de tiers. Sous cet abordage, où la primauté est donnée à l'individu et non au collectif, l'idéologie japonaise se trouve y être contrariée. Le travailleur brésilien, qui se trouve être au Japon, paraît d'abord ainsi agir, en fonction de ses intérêts particuliers (et pour la plupart immédiats). Surtout en ce qui concerne son travail et sa vie privée. Ce qui est vu, par les Brésiliens, comme une interférence non désirée de l'entreprise sur la vie privée, est pointée, par les travailleurs locaux, comme une souhaitable préoccupation avec le « bien-être » du fonctionnaire. La défense de l'autonomie est considérée par les Japonais comme un égoïsme exacerbé et un individualisme exagéré. Produisant ainsi, une situation de mésentente extrêmement productrice de conflits. Cette idéologie est passée aux enfants dès l'école primaire, en prêchant les relations positives, à la fois, incluses dans la capacité de commandement, le travail en équipe (favorisant le collectif au détriment des intérêts personnels), la hiérarchie et la discipline (Yoshimoto, 1992).

La même attente de conduite par rapport au travailleur brésilien rencontre des obstacles dans la propre formation « occidentale ». Où sont d'abord mises en valeur, dès l'enfance, la quête d'indépendance et la compétitivité maximum, et, seulement ensuite, la formation solidaire et l'action collective. En ce qui concerne l'influence de la culture des immigrants japonais au Brésil dans la formation des *nikkei* : si, d'un côté, elle fait ressortir la solidarité de la famille et du groupe ; d'un autre, elle projette l'importance de la compétitivité, dans le contexte plus ample et différencié de la société brésilienne.

La migration internationale de travailleurs suppose, à priori, un vécu social et culturel bien au-delà d'une simple insertion dans le monde du travail. Pendant ce « voyage », des dilemmes d'ordres variés se présentent

face aux travailleurs. Principalement pour les « marins d'un premier embarquement » qui vivent leur tout premier « baptême de mer ». La quête de « l'Eldorado » inconnu, signifie l'absence physique du travailleur, pendant quelques années, de l'espace connu et partagé par ses familiers, ses amis et tous ses autres êtres chéris. Avec la confrontation directe des défis d'une société culturellement différente et même, pour beaucoup d'entre eux, complètement inconnue. Comment s'insère-t-on donc dans un monde culturellement si proche (par l'ascendance japonaise de la majorité des migrants) ; et, tout à la fois, si distant (par la formation occidentale, avec l'influence de la traditionnelle culture nippone sur la majorité des *nikkei*) ; malgré la présence de la culture, aujourd'hui mondialisée¹⁰ sur l'ensemble de ces deux mondes ?

Le contrôle émotionnel et corporel, caractéristique du processus de travail japonais, présent dans la vie quotidienne moderne, s'est étendu aux coutumes et aux comportements de la population. Intensifiant ainsi le contrôle de plus en plus grand de leurs émotions. L'extériorisation des besoins d'expression de presque toutes les émotions incontrôlables, très souvent provoquées par les propres espaces de loisirs créés. Tels que les *mégashows* (super productions), les *shoppings centers* (centres commerciaux), les olympiades et autres spectacles aux mêmes caractéristiques. Ne peut être contrôlée que par les règles de discipline, issues de ces mêmes espaces. Et, elles ne se sont ainsi constituées en tant que telles que par la traversée des champs, schizophrènes, destinés à l'expression contrôlée des émotions libérées (Featherstone, 1995). De tels espaces fonctionnent comme les pots d'échappement et les amortisseurs des émotions incontrôlées par les sociétés modernes, hautement disciplinées. Et, ils se sont disséminés, dans le monde entier, en réseaux de loisirs communs. Actuellement, ce sont les propres brésiliens eux-mêmes qui ont créé, au Japon, leurs propres espaces de loisirs. C'est là qu'ils peuvent laisser enfin libre cours à leurs émotions. Sans les inconvénients d'être

¹⁰ Sur la culture mondialisée, avec le Japon comme référence, voir Ortiz, 2000.

confrontés à la police, appelée à la rescousse par les voisins japonais incommodés par le très haut volume de la musique, par les conversations à haute voix, par les éclats de rire, par les démonstrations amoureuses ou de colère, réalisées dans les espaces publics (Kawamura, 2003). Ces manifestations publiques avaient incommodé la traditionnelle morale orientale. Tout spécialement en ce qui concernait les manifestations amoureuses exhibées par les Brésiliens. Considérées non seulement scandaleuses mais surtout comme des atteintes à la pudeur par la population locale. Aujourd'hui, ce sont les jeunes japonais qui manifestent des changements sous cet aspect. Puisque, petit à petit, les jeunes couples expriment également certains comportements de relations amoureuses similaires à ceux des occidentaux. Ils ont même acquis une meilleure visibilité dans des cas extrêmes d'expression de violence. Ce sont des adolescents révoltés qui se rebellent contre le système scolaire et contre l'organisation des modèles culturels homogénéisateurs extrêmement compétitifs. Ils sont ainsi menés à adopter des styles considérés extravagants (dans leurs vêtements, leurs cheveux, leurs accessoires, etc.), et à pratiquer l'*ijime* (des mauvais traitements, voir des tortures violentes contre leurs collègues). Ce qui les incite à devenir des voyous à travers le suicide, l'usage de drogues, la prostitution et, même, le « gangstérisme »¹¹.

Le fait de s'adapter aussi bien au système d'organisation du vécu qu'aux conditions physiques de l'habitat, devient alors un très long et pénible apprentissage pour le travailleur brésilien. Un grand nombre de coutumes et de règles ne sont pas en accord avec leur vécu antérieur. Et, si un brusque changement a lieu, il peut alors se constituer, dans la vision du migrant, en un réel processus de mutilation. Y compris avec tous les

¹¹ À la fin des années 90, les médias japonais ont divulgué des reportages sur les assassinats de collègues d'école, de forme brutale, par des collégiens ; des guerres entre gangues de jeunes et d'adolescents, où il y avait aussi des brésiliens. Comme dans le cas de l'incendie d'une voiture de japonais, montrés comme étant d'extrême droite, et qui voulaient que les étrangers sortent du pays, et qui a été provoqué par un groupe de jeunes brésiliens dans la ville de Homi, point de concentration d'habitants brésiliens, près de la ville de Toyota.

aspects d'un *background* culturel. Jusqu'à atteindre l'acquisition de nouveaux usages et de nouvelles coutumes grâce à une lecture innovatrice des normes de la vie quotidienne. Néanmoins, au lieu de parler en pertes et en gains, le processus culturel peut être compris comme une succession de rendez-vous culturels. Des rendez-vous réussis et des rendez-vous ratés. Cette superposition de rendez-vous et d'imprévus s'exprime par des accommodations, des prises de distance et des conflits. Et surtout, par l'émergence de toutes nouvelles formes culturelles qui découlent donc du mélange, non seulement explosif, mais surtout innovateur de certains aspects de l'ensemble de ces deux cultures croisées. Le résultat produit alors de nouvelles stratégies et de nouveaux moyens, enfin viables, pour pouvoir affronter le milieu professionnel et les conditions de la vie quotidienne.

DISCRIMINATION ET STRATÉGIES CULTURELLES

Au bout de plus de vingt ans d'une intense migration de Brésiliens vers le Japon, il y a eu des changements. Non seulement dans leur distribution spatiale —avec une croissante dispersion des brésiliens vers presque toutes les régions du Japon. Mais aussi et principalement, dans la diversification de leurs activités de travail et d'existence.

La croissance d'un marché consommateur, spécifiquement de produits brésiliens et formé à la base par la propre population brésilienne du Japon, a stimulé le développement d'activités commerciales, de services et même des activités productives. Tout spécialement orientées vers ce segment. Le paysage japonais commence même à être modifié par leurs restaurants, leurs bars, leurs boutiques de produits brésiliens, leurs coiffeurs, leurs stations service, leurs kiosques, leurs boutiques de location de vidéos, etc. Les propriétaires sont des brésiliens qui ont fait succès dans de nombreux *shopping centers*, des petits centres commerciaux, des supermarchés, *fitness*, des salles de gym, des sociétés de transports et d'assurances, des agences de tourisme. Avec presque les mêmes caractéristiques que celles de

leurs homonymes au Brésil. Néanmoins, ces petites boutiques possèdent de petites touches culturelles à la japonaise. Surtout pour celles qui sont situées dans les régions à forte concentration de migrants¹². Une grande partie de ces petites et moyennes entreprises maintiennent, également, d'autres établissements complémentaires et réciproques au Brésil. Avec leurs fournisseurs, leurs distributeurs, leurs producteurs, leur import-export, etc. Se constituant, ainsi, en des réseaux d'entreprises et de services dont les propriétaires sont tous brésiliens. Ces réseaux permettent des contacts continus et continuels entre les membres de la famille et les amis résidents dans les deux pays. Tout en y créant les conditions aptes à se (des)enraciner, à la fois au Japon et au Brésil, puisqu'ils y rendent possible, dorénavant, la durabilité du processus migratoire qui n'y est alors plus du tout temporaire.

Ces novices en culture nippone qui vivent depuis longtemps dans le pays, peuvent y être tolérés. À partir du moment où ils vivent confinés dans leurs réduits (centres commerciaux, supérettes, bars, clubs, restaurants, écoles, etc.), considérés exotiques, voir bizarres, pendant de courtes visites sporadiques. Pour extrapoler ses frontières et participer des espaces publics ou privés de la population locale, il faut porter les vêtements de la culture japonaise, afin de pouvoir y transiter et y circuler inaperçus. Sinon, on y reste sous le regard du contrôle social des fonctionnaires des *dépto* (*department store*), des écoles japonaises, des restaurants et autres.

Dans ces « allées et venues » constantes et continues, démontrant un apparent (dé)enracinement, les migrants paraissent vivre dans un monde construit par et pour eux-mêmes. À l'intérieur, bien sûr, des limites et des conditions rencontrées dans les deux sociétés (la brésilienne et la japonaise). C'est-à-dire qu'ils profitent et tirent partie de toutes les

¹² Voir les photos et les meilleurs éclaircissements dans Kawamura, L. : *Mais où vont donc les Brésiliens ?*, *op.cit.* et *Nihon Shakai to Burajirujin Imin* (Sociedade Japonesa e Imigrantes Brasileiros), [La Société Japonaise et ses Immigrants Brésiliens] Akashi Shoten, Tokyo, 2000.

possibles brèches de la vie effective et/ou de la survie sociale qu'ils ont antérieurement rencontrées, aussi bien au Japon qu'au Brésil. L'éventail des options et des formes de leurs modes de vie commencent ainsi à être redéfini par la plus grande ou par la moindre flexibilité et capacité, des sociétés japonaise et brésilienne, de les inclure ou de les exclure. Par ailleurs, il y a la présence de leurs capacités technico-financières, culturelles et psychologiques pour réussir à affronter ces rendez-vous sociaux et culturels. Rendus ainsi, à la fois, positifs et négatifs. Ainsi, dans le contexte contradictoire qui existe entre le « vouloir rester et vouloir sortir » de la part des Brésiliens et le « vouloir accepter et vouloir éloigner » de la part des japonais, s'expriment des modes de vie à croissance variée et variable. À partir d'une effective et réalisable intégration/acceptation jusqu'à une possible révolte/expulsion.

L'expansion de l'infrastructure existante pour faciliter le vécu des immigrants brésiliens, construite principalement par les Brésiliens eux-mêmes, pointe vers une organisation de leur vécu « indépendante » du contrôle social direct de la société japonaise. Et vers une préservation des modèles culturels plus flexibles, propres à la culture brésilienne. Il paraît y avoir un pacte silencieux du type « vivez et laissez-nous vivre ! ». La croissance des réduits brésiliens, avec leur propre infrastructure, a, de ce fait, diminué les liens des migrants, auparavant établis pour leur survie immédiate avec le commerce, les services, les loisirs, l'éducation, etc. de la société japonaise. Bien qu'ils y soient sujets aux normes légales de l'économie locale.

La demande croissante d'une scolarisation¹³ appropriée, a mené les Brésiliens à installer des écoles interconnectées avec des établissements scolaires, à la fois, au Brésil et au Japon. Telles que des écoles primaires et d'éducation à distance à la mode brésilienne. Leurs difficultés de langage et

¹³ Les données recueillies lors des trois Rencontres d'Éducation de Brésiliens réalisés respectivement à Tenri (1997), Toyota (1998) et Hamamatsu (1998), et qui ont compté avec la participation de l'auteur en tant que discutant et membre du comité d'organisation.

leur absence de familiarité culturelle ont mis à nu des comportements discriminatoires par rapport aux élèves migrants, présents dans les écoles japonaises. Bien qu'elles aient compté sur l'appui de certaines mairies, voir de professeurs et de volontaires japonais et brésiliens, elles n'ont pas réussi à éviter que les parents d'élèves recherchent et créent d'autres possibles alternatives pour leurs enfants. Les difficultés de scolarisation et le manque de temps des parents envers leurs enfants, avaient facilité l'insertion de ceux-ci dans des disputes, des querelles, des luttes, des combats organisés et même des activités criminelles.

Les propres familles et leurs groupes de voisins, bien que vivant partagées entre les deux pays, se connectent entre elles pour réaliser toutes les obligations, les devoirs et autres besoins et nécessités respectivement laissés par leurs membres qui résident, de fait, en chacun de ces respectifs endroits. En particulier, les questions familiales les mènent aussi à s'articuler et à se joindre avec des professionnels dans chacun des pays. Même si ce n'est seulement qu'au niveau individuel, pour essayer de résoudre tous les problèmes posés. Comme, par exemple, dans le cas de la disparition de certains membres de la famille ou pour les divorces, les mariages, les naissances, les décès, les obsèques, les funérailles, les enterrements et les héritages, etc. Très souvent, ces réseaux informels sont beaucoup plus efficaces et ont beaucoup plus de crédibilité que certains réseaux formels. Si l'on considère que les entrepreneurs japonais ne sont parvenus, à travers ces mêmes connections informelles, qu'à employer des travailleurs brésiliens, et inversement. Mais d'une forme agile, efficace et sans aucune charge. De la même manière, la communication entre les membres de la famille et les amis restés sur place, dans les deux pays, a ainsi été effectuée de forme sûre et rapide. Ce qui nous permet de caractériser ces micro-réseaux informels de parenté et d'amitié, d'organisations d'appui, etc. comme ayant été fondamentaux par leur support financier, social, culturel et émotionnel envers tous les membres impliqués. Leur différenciation et leur croissance, bien plus que faciliter et alléger le mouvement des migrants, ont aussi consolidé le propre processus migratoire, en lui-même. En effet, c'est par eux et grâce à eux, que

l'introduction de certains changements, aussi bien dans les modes de vie de ces « voyageurs » que dans ceux des groupes auxquels ils sont, directement ou indirectement unis, a été rendue possible et effective.

Dans ce contexte de rendez-vous culturels, réussis et loupés, aussi bien les immigrants, que la société d'accueil ont développé des stratégies culturelles d'affrontement face à des situations considérées critiques. Des mairies, des associations de soutien aux étrangers (Nagoya International Center, Toyota International Center, parmi d'autres), des écoles japonaises et même des individus isolés ont ainsi créé des activités d'enseignement de la langue japonaise, de diffusion de certains aspects de la culture japonaise. Tout spécialement en ce qui concerne le travail et le vécu de la société japonaise, cherchant ainsi à intégrer les immigrants au monde culturel et symbolique du quotidien japonais. En contrepartie, et en moindre proportion, certains japonais ont également commencé à incorporer quelques-unes des habitudes alimentaires et sportives (le foot) avec quelques-uns des gestes et vocabulaires de la langue portugaise. L'augmentation de l'intérêt à apprendre la langue et la culture du Brésil, exprimé par l'augmentation du nombre de cours de langue portugaise, destinés aux Japonais, dans les centres culturels populaires et même la création de cours universitaires, en culture brésilienne, sont dorénavant devenues fort significatives.

Cette complexité sociale s'accompagne d'une différenciation culturelle, dans le sens où il y a l'apparition de nouvelles formes culturelles qui se manifestent par l'adoption de comportements, de valeurs et d'attitudes accompagnées par un nouveau langage. Celles-ci ne peuvent en aucun cas être considérées comme appartenant ni à la culture japonaise, ni à la culture brésilienne, mais comme étant devenues des formes « mélangées » de certains aspects de chacune de ces cultures. (Kawamura, 2003) Elles sont nées des pressions sociales et culturelles engendrées, aussi bien par la société japonaise que par la société brésilienne, en tant que stratégies, conscientes ou inconscientes, de survie socio-culturelle (et psychologique). Ce processus ne signifie absolument pas la fin des

problèmes sociaux ni culturels qui englobent les migrants *nikkei*. Que ce soit dans les relations établies lors de leurs rencontres et de leurs absences de rencontres avec la société japonaise. Relations exprimées par des mesures de « nipponisation » et de discrimination sociale. Principalement, si l'on considère que la majorité des brésiliens travaille encore dans des fonctions rejetées par les jeunes japonais. Ce qui les situe toujours dans les extraits inférieurs de la société japonaise.

La question s'aggrave encore plus lorsqu'on considère que les problèmes sociaux et culturels auxquels sont confrontés les Brésiliens dans ces deux contextes ne sont pas encore considérés comme faisant partie d'une responsabilité collective. Malgré l'apparition d'associations, de groupes et d'ONGs qui, de forme initiale, y observent une forte tendance à s'aggraver. De plus, leurs propres problèmes sont très souvent pensés comme quelque chose qui dépasse la responsabilité sociale de chaque pays, de forme unilatérale. Ce nouvel aspect pointe l'importance de commencer à résoudre concrètement de telles questions à partir de nouvelles conceptions, plus adéquates aux nouvelles limites des frontières de la coexistence. Qui n'est plus, désormais, basée sur le seul critère géographique-national, mais, de plus en plus souvent, basée sur un critère multi-social et multiculturel discriminatoire. Et qui a été mise en place par les relations globales où vit, désormais, la plus grande majorité des migrants dans le monde entier. En ce sens-là, de nouveaux besoins ont été établis au niveau des relations internationales qui existent entre le Brésil et le Japon mais auxquels les deux pays ne répondent pas encore. Tout spécialement si l'on considère la limitation des politiques unilatérales en ce qui concerne les questions qui englobent, nécessairement et au minimum, ces deux pays-là. C'est-à-dire, qu'il faut prendre en compte les politiques et les pratiques qui stimulent l'apparition d'organismes internationaux (ou, du moins, bilatéraux) qui soient capables, au minimum, d'acheminer les nombreuses

questions qui découlent de cette nouvelle coexistence et co-présence¹³ entre les frontières du Brésil et du Japon. Aux côtés, bien sûr, des expériences d'action collective qui ont déjà lieu, bien que d'un mode encore sporadique, non systématique et restreint.

(Traduit du brésilien par Maria do Fetal)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BURSTEIN, D. (1990) : *Yen o Japão e seu novo Império Financeiro*, Cultura Editores Associados, São Paulo [trad. A. B. Simões].

CARDOSO, R. C. L. (1959) : « O papel das Associações Juvenis na Aculturação dos Japoneses », *Revista de Antropologia*, 1-2, p. 101-22.

CUNHA, (1989) : *Educação e Autoritarismo no Estado Novo*. Cortez Ed./EAA, São Paulo, 2^e éd.

DRAIBE, S. M. (1990) : « As Políticas Sociais Brasileiras: Diagnóstico e Perspectivas », (in) *Para Década 90-Prioridades e Perspectivas de Políticas Públicas. Brasília*, Ed. BNDES, vol. 4.

ERNANI FILHO, T. T. (1995) : « Os "keiretsu" e os Desafios da Internacionalização », (in) *Lições da Economia Japonesa*. Gilson Schwartz [dir.], São Paulo, Ed. Saraiva, p. 9-31.

FEATHERSTONE, M. [dir.] (1990) : *Global Culture*. London, Sage Publications.

HORIO, T. (1996) : *Educational Thought and Ideology in Modern Society: State Authority and Intellectual Freedom*. S. Platzer Editor and Translation, Tokyo, University of Tokyo Press.

¹³ Si le concept de coexistence a été créé par Jean-Paul Sartre (1905-1980), celui de co-présence a été créé par Milton Santos (1926-2001) (NdT).

- JINGPAN, C. (1994) : Confucius as a Teacher (Philosophy of Confucius with Special Reference to Its Educational Implications). Foreign Languages Press, Beijing, China, 2^e éd.
- KAJITA, T. (1994) : *Gaikokujin Rodoosha to Nihon*. S. I., NHK Books.
- KAWAMURA, L. K. (1994) : *Qualificação de trabalhadores brasileiros no processo de trabalho no Japão*. Educação e sociedade, Campinas, São Paulo, CEDES/Papirus.
- Idem, (2000) : *Nihon Shakai to Burajirujin Imin (Sociedade Japonesa e Imigrantes Brasileiros)*. Ed. Akashi Shoten, Tóquio.
- Idem, (2003) : *Para onde vão os Brasileiros ?* Editora da UNICAMP, Campinas, éd. revue.
- KITAGAWA, T. (1993) : *Rapport de recherche sur les travailleurs étrangers à Hamamatsu (Brésiliens et Péruviens)*. Tokyo University, Tokyo, Japon, mars [en japonais].
- KOMAI, H. (1995) : *Migrant Workers in Japan*. Londres, N. Y. Kegan Paul International.
- MITSUI, I. (1993) : *The Importance of Subcontracting Relationship*. Tóquio, Congresso de Sociologia do Trabalho (manuscrit inédit), mars.
- MIYAO, S. (1994) : *Boletim Informa*, n. 1, Centro de Estudos Nipo-Brasileiros, AGT.
- NAKANE, C. (1984) : *Japanese Society*. Tóquio, Charles E. Tuttle Co. Publishers.
- OKA, T. (1994) : « Prying open the door – Foreign workers in Japan », *Contemporary Issues Paper* n. 2, A Carnegie Endowment Publication.
- ORTIZ, R. (2000) : *O próximo e o Distante*, Ed. Brasiliense.
- SAITO, H. [dir.] (1980) : *A Presença Japonesa no Brasil*. São Paulo, T.A. Queiroz/Ed. EDUSP.
- SAKURAI, (1993) : *Romanceiro da Imigração Japonesa*, São Paulo, Sumaré.
- SINGER, P. I. et alii. (1996) : *Modernidade, Globalização e Exclusão*, São Paulo, Ed. Imaginário.

VAINER, C. B. (1995) : « Estado e Imigração Internacional: da Imigração à Emigração », (in) Neide L. Patarra [dir.], *Emigração e Imigração Internacionais no Brasil Contemporâneo*. Campinas, Ed. FNUAP, p. 39-52.

VIEIRA, F. I. (1973) : *Schurig. O Japonês na frente de Expansão Paulista*. São Paulo, Ed. Pioneira.

WAKISAKA, K. (1994) : *Boletim Informa*, n. 1, Centro de Estudos Nipo-Brasileiros, A.G.T.

YAMOCHI, Y. (1991) : *Imigração Japonesa : Ontem e Hoje : O exemplo dos japoneses da comunidade nikkey de Uraí (Pr-Brasil)*, Master, Université de São Paulo.

YOSHIMOTO, T. (1992) : *Qualidade, Produtividade e Cultura*, São Paulo, Ed. Saraiva.